

Le socle philosophique

Une vision du nomadisme comme capitalisation de liberté

terralimen.net · Version 1, réformable · Publié en août 2026
Document librement copiable et republishable.

Avant-propos : à qui s'adresse ce texte

Ce document ne parle ni de code, ni de contrats, ni de blockchain. Il parle de l'idée qui précède tout cela, et sans laquelle rien de tout cela n'aurait de sens. Il s'adresse à une personne qui découvre le projet et veut d'abord comprendre *pourquoi* il existe, avant de se demander *comment* il fonctionne.

Le projet a une raison d'être avant d'avoir une technique. Cette raison d'être est une certaine idée de la liberté — non pas la liberté comme droit abstrait inscrit dans un texte, mais la liberté comme quelque chose qui se vit, se pratique, et peut se perdre. Le reste du projet — l'infrastructure numérique, les lieux physiques, les mécanismes économiques — n'est que la tentative de rendre cette liberté concrète, transmissible, et résistante.

1. Le point de départ : une image et une intuition

Tout est parti d'un film : *Stalker*, réalisé en 1979 par Andreï Tarkovski. On y suit un guide — le Stalker — qui conduit des voyageurs à travers une région interdite et mystérieuse appelée la Zone. La Zone n'obéit pas aux lois ordinaires. On ne peut pas la cartographier une fois pour toutes : elle change, elle réagit à ceux qui la traversent, elle se dérobe à toute maîtrise. Le Stalker n'avance jamais en ligne droite. Il lance des écrous attachés à des bandelettes pour sonder le terrain, il dévie, il recommence. Son savoir n'est pas celui d'un ingénieur qui possède une carte, mais celui d'un marcheur qui compose avec un monde vivant et imprévisible.

Cette image contient déjà toute l'intuition du projet. Il existe des espaces — physiques, mentaux, sociaux — qui échappent au contrôle total, et il existe une manière d'y vivre qui ne consiste pas à les dominer mais à les traverser avec souplesse. Le Stalker n'est pas un conquérant. C'est un passeur. Il ne cherche pas à posséder la Zone, mais à s'y mouvoir sans se faire capturer par elle.

Face au Stalker, le film place deux autres figures. Le Professeur, qui incarne la science et la volonté de maîtrise, et qui finit par vouloir détruire ce qu'il ne comprend pas. Et l'Écrivain, cynique et désabusé, qui incarne l'intelligence sans foi. Le Stalker représente une troisième voie : ni la puissance de la technique, ni le désenchantement, mais une confiance têtue dans l'existence d'un ordre qui échappe aux deux.

De ce point de départ, une question se dégage, qui traverse tout le projet : dans un monde qui cherche de plus en plus à tout mesurer, tout tracer, tout contrôler, comment préserver et faire vivre des espaces de liberté réelle ?

2. Le fil du serpent : le nomadisme contre la possession

La deuxième source du projet est un roman : *L'Évangile du serpent*, de Pierre Bordage. On y suit un prophète, Vaï Ka'i, porteur d'une sagesse issue du chamanisme amérindien, dont le symbole central est le serpent.

Le serpent est une figure d'une richesse rare. Il ne possède rien, ne construit rien, ne s'enracine nulle part. Sa maison est sa propre peau, qu'il abandonne dès qu'elle devient trop étroite. Il mue — c'est-à-dire qu'il change de peau régulièrement pour rester vivant. Cette capacité à se transformer sans jamais s'arrêter en fait, dans de nombreuses traditions, le symbole de la régénération perpétuelle, du cycle, du mouvement qui refuse la fixité.

Le serpent s'oppose ainsi à l'arbre. L'arbre est vertical, enraciné, il représente la généalogie, la propriété, la permanence du lieu. Le serpent est horizontal, il épouse le sol sans jamais s'y fixer, il représente le déplacement, la circulation, la transformation. Dans le roman, cette symbolique fonde une éthique : Vaï Ka'i prône l'abandon des possessions, le respect de la terre, un nomadisme assumé comme mode de vie et comme forme de liberté.

Ce que le serpent ajoute au Stalker, c'est l'idée que le mouvement n'est pas seulement une façon de traverser un espace dangereux, mais une manière d'être au monde. Ne pas accumuler, ne pas se fixer, muer plutôt que se pétrifier : ce n'est pas une privation, c'est une richesse d'expériences. Le nomade ne renonce pas à posséder par pauvreté, mais parce que la possession alourdit, enracine, et finit par emprisonner. La liberté, ici, tient dans la capacité à rester en mouvement.

Un détail relie les deux œuvres de façon frappante : dans le film de Tarkovski, le Stalker récite un passage du *Tao Te Ching* de Lao Tseu, qui oppose la souplesse à la rigidité. Ce qui est vivant est souple et flexible ; ce qui est mort est dur et raide. C'est exactement l'opposition que porte le serpent : la mue contre la pétrification, la fluidité contre la fixité. Le Stalker et le serpent disent la même chose dans deux langages différents.

3. Le concept qui relie tout : la ligne de fuite

Ces deux intuitions — le passeur qui traverse sans dominer, le serpent qui mue sans se fixer — trouvent leur articulation théorique chez le philosophe Gilles Deleuze, notamment dans l'ouvrage *Mille plateaux* écrit avec Félix Guattari.

Deleuze appelle **ligne de fuite** un mouvement par lequel quelque chose échappe à un système établi, non pas pour le fuir au sens de la lâcheté, mais pour créer du nouveau, pour s'inventer ailleurs. Une ligne de fuite n'est pas une évasion : c'est une trajectoire qui sort d'un ordre figé et ouvre un espace inédit.

Ce concept s'accompagne de deux autres, essentiels pour comprendre le projet.

Le **rhizome** d'abord. Deleuze oppose deux images de l'organisation. L'arbre — encore lui — avec son tronc, ses branches, sa hiérarchie, son centre. Et le rhizome, comme les racines du gingembre ou le réseau du mycélium des champignons : une structure sans centre, où n'importe quel point peut se connecter à n'importe quel autre, où il n'y a ni sommet ni base, et qui continue de vivre même si on le coupe à un endroit quelconque. Le rhizome est la forme du serpent transposée en principe d'organisation : horizontal, décentralisé, résistant parce qu'il n'a pas de tête qu'on puisse trancher.

L'**espace lisse et l'espace strié** ensuite. L'espace strié est celui de l'État : quadrillé, cadastré, mesuré, contrôlé — comme une ville en damier ou un territoire couvert de frontières et de points de contrôle. L'espace lisse est celui du nomade : ouvert, non quadrillé, parcouru par des trajectoires plutôt que découpé par des lignes — comme le désert, la steppe, ou la haute mer. Le nomade, chez Deleuze, n'est pas simplement quelqu'un qui se déplace : c'est quelqu'un dont le rapport à l'espace échappe structurellement au contrôle de l'État.

On mesure alors la cohérence de l'ensemble. La Zone de Tarkovski est un espace lisse au milieu d'un monde strié. Le Stalker est une figure nomade au sens de Deleuze. Le serpent de Bordage est l'incarnation animale du rhizome. Ce ne sont pas trois idées qui se ressemblent vaguement — c'est une seule et même structure profonde, exprimée dans trois langages : le cinéma, le roman, la philosophie.

Cette structure, on peut la résumer ainsi : **une figure qui refuse la fixité d'un ordre dominant, non pour le détruire, mais pour maintenir vivant un mouvement que cet ordre voudrait figer.**

4. La leçon centrale : la liberté est un mouvement, pas un état

De cette convergence se dégage l'idée qui constitue le cœur du socle philosophique du projet.

La liberté n'est pas un état stable qu'on atteindrait une fois pour toutes. Ce n'est pas un territoire qu'on conquiert et qu'on garde. C'est un mouvement qu'il faut entretenir en permanence, exactement comme le serpent doit muer sans cesse pour rester vivant, exactement comme le Stalker doit constamment dévier sa trajectoire pour ne pas se faire capturer par la logique de la carte fixe.

Cette idée a une conséquence contre-intuitive mais décisive. La souplesse, l'instabilité et le risque ne sont pas les ennemis de la liberté — ils en sont la texture même. Un système parfaitement sécurisé, parfaitement prévisible, totalement à l'abri de toute surprise, serait aussi figé et mort que la rigidité que le Tao Te Ching associe à la mort. Chercher la garantie absolue, c'est chercher la pétrification. La vie, et donc la liberté, se tiennent du côté de ce qui bouge, mue, et accepte l'incertitude.

C'est pourquoi le projet ne cherche pas à offrir une solution définitive, un abri parfait, une utopie stabilisée. Il cherche à offrir les conditions d'un mouvement durable. La différence est fondamentale. Une utopie stabilisée finit toujours par se pétrifier et par reproduire l'ordre qu'elle voulait fuir. Un mouvement entretenu reste vivant précisément parce qu'il ne prétend jamais être arrivé.

5. Pourquoi cette question se pose avec urgence aujourd'hui

Cette réflexion ne serait qu'une belle méditation abstraite si elle ne rencontrait pas une situation concrète et pressante.

Nous vivons un moment où presque tout se numérise, et où la numérisation s'accompagne d'une capacité de contrôle sans précédent dans l'histoire. Identité biométrique, reconnaissance faciale, traçabilité des déplacements et des paiements, intelligence artificielle appliquée à la surveillance, monnaies programmables dont l'usage peut être conditionné ou restreint à distance. Prises ensemble, ces technologies rendent possible un degré de contrôle sur les individus que ni les empires ni les régimes autoritaires du passé n'ont jamais pu atteindre.

Le projet part d'un constat lucide, mais refuse deux réactions faciles.

Il refuse la fascination catastrophiste, qui décrit un futur totalitaire inéluctable et se contente de le déplorer. Le contrôle total n'est pas un destin acté ; c'est un rapport de force en cours, où des contre-mouvements existent et comptent.

Il refuse aussi l'illusion technologique, l'idée qu'un outil magique — le chiffrement, la blockchain, tel réseau décentralisé — suffirait à garantir la liberté une fois pour toutes. L'histoire récente montre que tout outil de libération peut être récupéré, recentralisé, retourné en instrument de contrôle. Aucune technologie ne porte en elle une direction politique fixe.

Entre ces deux impasses, le projet propose une troisième voie, cohérente avec toute la réflexion qui précède : non pas fuir le monde numérique par la clandestinité, ni s'y remettre en espérant qu'un outil nous sauve, mais **construire délibérément des espaces —**

numériques et physiques — qui échappent structurellement à la capture, et maintenir dans ces espaces un mouvement permanent qui les empêche de se figer.

Une remarque importante ici sur la nature de ce projet. Il ne s'agit pas de subversion, de sabotage, ou d'action clandestine contre l'ordre établi. La réflexion a explicitement écarté cette voie, à la fois parce qu'elle est structurellement perdante face aux moyens de surveillance contemporains, et parce qu'elle n'est pas la nature du projet. Le geste n'est pas de détruire l'ordre existant, mais de construire, à côté et en pleine lumière, un espace vivable régi par d'autres principes. C'est la différence entre le saboteur et le bâtisseur, entre celui qui attaque le système et celui qui, comme le Stalker, ouvre simplement un chemin ailleurs.

6. Ce que « capitaliser de la liberté » veut dire

Le projet formule sa proposition de valeur d'une manière précise : offrir la liberté comme un capital utilisable.

L'expression mérite d'être expliquée, car elle est au cœur de tout. Dans le monde ordinaire, une personne isolée qui refuse ou subit les règles du système dominant perd en qualité de liberté : sans ressources, sans réseau, sans lieu où aller, sa liberté théorique reste sans effet pratique. Elle a le droit d'être libre, mais pas les moyens de l'être.

Capitaliser de la liberté, c'est transformer cette liberté abstraite en quelque chose d'effectivement disponible et mobilisable. Concrètement, cela signifie avoir accès à un réseau de lieux où l'on peut dormir, se nourrir et se laver sans dépendre du marché immobilier ou du système bancaire. Avoir une identité et une capacité d'échange que nul ne peut geler ou confisquer à distance. Pouvoir se déplacer d'un lieu à un autre sans avoir à prouver sa solvabilité à chaque étape. La liberté cesse alors d'être un mot pour devenir une capacité réelle : celle de vivre autrement, de bouger, d'expérimenter, sans être broyé par l'isolement.

Ce capital de liberté n'est pas individuel et thésaurisable — ce serait contraire à l'esprit du serpent. Il est commun et circulant. On y accède en y contribuant, on le fait vivre en le traversant. C'est un capital qui n'a de valeur que partagé et en mouvement, comme une monnaie qui perdrait son sens si elle cessait de circuler.

7. La forme concrète : les archipels et la marche

Pour comprendre comment cette vision prend corps, il faut se représenter ce à quoi elle ressemble dans le monde réel. C'est ici que le projet cesse d'être une philosophie pour devenir un mode de vie possible.

Le projet prend la forme d'un réseau d'**archipels** : des lieux physiques répartis dans le monde, chacun autonome, sans capitale ni centre. Le mot est choisi avec soin. Un archipel est un ensemble d'îles séparées mais reliées, distinctes mais solidaires — exactement la structure du rhizome et de l'espace lisse traduite en géographie. Il n'y a pas de lieu principal dont les autres dépendraient ; il y a une constellation de lieux qui communiquent et s'entraident.

Chaque archipel repose sur une base simple : un lieu où l'on peut dormir, se nourrir et se laver. C'est le socle minimal de toute dignité et de toute autonomie. Autour de cette base se déploient des activités — potager et permaculture, boulangerie, construction et réparation, enseignement, soin, création. La présence dans un archipel n'est pas une consommation passive : elle implique une participation, selon les compétences de chacun. On y contribue autant qu'on en reçoit. C'est une économie de réciprocité, pas d'assistance.

Les archipels jouent plusieurs rôles à la fois. Ils sont des lieux de vie et d'accueil pour des durées déterminées. Ils sont des points de repli et de refuge quand le monde extérieur devient hostile. Ils sont des boîtes aux lettres et des relais dans le réseau. Et ils sont des conservatoires — des lieux en phase avec la nature, la biodiversité et la permaculture, comme autant de petites arches préservant une manière de vivre. Chaque archipel est à la fois un abri et un jardin, un lieu de passage et un lieu de soin de la terre.

Entre les archipels, il y a **la marche**. Ce n'est pas un détail logistique, c'est un choix philosophique central. La marche est l'infrastructure première du projet, et elle porte toute sa signification.

Marcher est le mode de déplacement le plus difficile à tracer et à contrôler : pas de billet, pas de péage, pas de carte à présenter. Marcher est universellement accessible : cela ne demande ni permis, ni argent, ni équipement particulier. Marcher entre deux archipels transforme le trajet lui-même en expérience, en aventure, en rencontre — le chemin cesse d'être un temps mort pour devenir une part essentielle de la vie. Et marcher filtre naturellement l'engagement : celui qui parcourt une longue distance à pied pour rejoindre un lieu a démontré, par ce simple effort, une sincérité qu'aucun clic sur un écran ne pourrait prouver.

La marche relie le projet à une tradition humaine immense et universelle : celle du pèlerinage, de la randonnée, du voyage lent. Elle évoque le ralentissement dans un monde qui accélère, le travail sur soi et sur ses peurs, la santé du corps, la méditation par le mouvement, la découverte de l'autre et de l'ailleurs. Le Stalker était déjà un marcheur qui sondait son chemin pas à pas. Les Stalkers du projet le sont aussi. La marche est la forme physique du nomadisme, et le nomadisme est la forme de vie de la liberté telle que le projet la conçoit.

8. Ce que le projet n'est pas

Pour bien comprendre le socle, il faut aussi le distinguer de ce à quoi il pourrait être confondu.

Ce n'est pas une secte ni une communauté fermée autour d'un gourou ou d'une doctrine. Le projet rejette toute pensée dogmatique. Il n'y a pas de vérité révélée à laquelle il faudrait adhérer, mais un cadre commun dans lequel chacun reste libre de son chemin. La référence au serpent et au chamanisme est une source d'inspiration symbolique, pas une religion à embrasser.

Ce n'est pas non plus un projet libertarien pour privilégiés. Le projet a été explicitement pensé en opposition aux « villes privées » réservées aux investisseurs fortunés. Là où ces projets offrent des zones franches pour le capital, celui-ci offre un réseau de lieux pour la vie, accessible à qui n'a que ses mains et ses pieds. La première condition de validité du projet est qu'un archipel soit accessible à une personne sans argent mais engagée. Si cette condition n'est pas remplie, la promesse est vide.

Ce n'est pas une fuite hors du monde ni un repli survivaliste. Le projet ne prône pas la coupure, mais une autre manière d'habiter le monde. Les archipels ne sont pas des bunkers mais des jardins ouverts, des lieux de passage et d'accueil, en lien avec leur environnement local et avec le vaste réseau des communautés qui, partout dans le monde, cherchent déjà à vivre autrement.

Ce n'est pas, enfin, une utopie achevée qu'il suffirait de mettre en œuvre. Le projet assume de ne pas savoir à l'avance à quoi il ressemblera. Il se conçoit comme un organisme vivant, destiné à muer, à s'adapter, à devenir quelque chose que ses initiateurs eux-mêmes ne peuvent pas encore imaginer. C'est la condition pour rester fidèle à sa propre idée de la liberté : un projet qui prétendrait tout savoir de son avenir aurait déjà cessé d'être libre.

9. L'esprit d'ensemble : une arche de Noé distribuée

S'il fallait résumer le projet en une image, ce serait peut-être celle-ci, qui a émergé de la réflexion elle-même : une arche de Noé distribuée et résiliente, destinée à faire venir un monde nouveau après le déluge de l'ancien.

L'image dit plusieurs choses à la fois. Une arche, parce qu'il s'agit de préserver et de transmettre — une manière de vivre, un rapport à la terre, une certaine idée de la liberté — à travers une période que l'on pressent difficile. Distribuée, parce qu'il ne s'agit pas d'une seule grande arche vulnérable, mais d'une multitude de petites arches réparties, dont aucune ne peut être détruite d'un seul coup. Résiliente, parce que sa force tient précisément à sa dispersion et à sa capacité de régénération : si un archipel disparaît, les autres continuent, et de nouveaux peuvent naître.

Cette image rejoint la métaphore qui structure l'ensemble du projet, celle du fruit. Un fruit a une peau, une chair et un noyau. La peau peut se déchirer, la chair peut pourrir — mais le noyau, tombé en terre, produit un nouvel arbre qui portera de nouveaux fruits. Le projet est conçu de la même manière : sa forme extérieure, exposée au monde et à ses contraintes, peut être attaquée, contrainte, détruite localement. Mais son cœur — les principes, la vision, la manière de faire — est fait pour survivre à cette destruction et pour renaître ailleurs, sous une forme peut-être différente, mais fidèle à la même sève.

C'est là, finalement, le sens le plus profond du serpent qui mue et du Stalker qui dévie. Non pas la permanence rigide de ce qui ne change jamais, mais la permanence vivante de ce qui se transforme sans cesse pour continuer d'exister. Un projet qui, comme la graine, accepte de perdre sa forme présente pour préserver sa capacité à renaître.

Synthèse de la vision

Le projet naît d'une intuition tirée d'un film, d'un roman et d'une philosophie qui disent tous la même chose : la liberté n'est pas un état qu'on possède mais un mouvement qu'on entretient, et ce mouvement se tient du côté de la souplesse, de la mue et de l'acceptation du risque, contre la rigidité, la fixité et l'illusion du contrôle total.

Dans un monde où la numérisation rend possible un contrôle sans précédent, ce projet ne veut ni se résigner ni saboter, mais construire en pleine lumière des espaces — numériques et physiques — qui échappent structurellement à la capture. Son but est de transformer la liberté abstraite en un capital de liberté réel, commun et circulant : un réseau d'archipels où l'on peut vivre, contribuer et se déplacer librement, reliés par la marche, préservant la terre, et conçus pour survivre et renaître comme une graine.

C'est une arche de Noé distribuée pour un monde nouveau. C'est le chemin du Stalker et la mue du serpent, faits mode de vie.

Fin du document — version 1, réformable.